

Entre chien et loup

Le Marais de l'Étournal, « en aval » de Genève... Mais encore? June Papineau se garde de donner une réponse aux énigmes que pose le marais. D'emblée, elle choisit de privilégier le mouvement du promeneur solitaire qui découvre une multiplicité de points de vue et ignore le point fixe. La vidéo placée à l'entrée, à la façon d'une clef offrant au visiteur la possibilité de pénétrer à la fois dans la chambre noire de l'artiste et dans le milieu où son travail a été conçu, propose un regard réceptif au cycle du temps et au réveil, toujours le même et toujours différent de la vie. Papineau scrute l'aube, ce moment entre chien et loup qui révèle la splendide et insupportable ambiguïté de la nature. Le marais tel qu'il est perçu par l'artiste est un univers où les seuils deviennent fugitifs et changeants car cet œil qui écoute et touche arbres, brindilles et insectes fait voler en éclats nos repères d'enfance. Les règnes minéral, végétal et animal, autrefois si tranquilles et sages dans nos livres d'école, sortent de leur ancienne torpeur. Ils s'étirent, se chevauchant jusqu'à ce que nous ne sachions plus où commencent et s'arrêtent feuille et libellule, toile d'araignée et collier de perles déposée sur ses fils par la rosée, orfèvre matinal. Ici, comme chez Empédocle, l'eau, la terre, l'air, le feu qui sommeille dans les couleurs, s'attirent et s'affectent réciproquement : l'eau empiète sur la terre, la terre transforme l'eau et les reflets de l'air modifient sa surface. Les « patineurs d'eau » des quatre tableaux de l'exposition en profiteront pour y danser.

Le film nous invite à découvrir le marais changeant à travers les saisons. Il y a d'abord l'hiver, minéral et muet. Puis, peu à peu, un silence se met à bruir d'une vie secrète, au début imperceptible, jusqu'à ce que s'élèvent, d'abord timides, les premiers chants d'oiseaux, le clapotis joyeux des grenouilles, le bourdonnement d'insectes invisibles. En été, lorsque le vert amande des pousses devient moins tendre, plus éclatant, l'orchestration de la mélodie qui s'élève se fait jubilatoire.

Une fois découverts lumières, ombre et frémissements du marais, June Papineau nous mène à ses empreintes d'arbres suspendues comme d'inquiétantes peaux de bêtes. Quinze aulnes, un saule, un merisier - nos semblables, nos frères. Après avoir effleuré le sol des étangs, senti monter la sève des bourgeons et être restés, comme allongés à même le sol, dans la proximité la plus intime des sauterelles et des grenouilles, nous voici dans ce deuxième espace transportés dans une imposante verticalité. Vestiges d'une forêt ou cathédrale calcinée ? Le pilier de sel servant d'axe central rappelle l'ancienne destruction du livre de la Genèse. Il y a là, dans cette pièce transparente et silencieuse, dans laquelle les bruits de la vie paraissent volontairement filtrés, comme une invitation au toucher, au contact nu. Or, cette invitation est d'autant plus paradoxale que l'absence scandaleuse de toute chair sous la peau est violente. En effet, ces peaux ne recouvrent rien, n'enveloppent rien, ne protègent rien: elles s'offrent à la façon de zones érogènes. Les masques tombent: celui qui se laisse prendre par cette magie glaciale devient lui aussi écorché, endeuillé, palpitant du vide et de la vie que ces épaves d'arbres creusent en lui. S'agit-il d'empreintes? De reliefs? De moules? De simulacres? Là encore nous n'avons pas de réponse, mais ces artefacts d'une « inquiétante étrangeté » deviennent des miroirs annonçant une nouvelle interrogation qui semble porter encore sur la condition humaine mais, peut-être aussi, sur la matérialité et la fonction de la peinture.

Les quatre tableaux à huile de la dernière salle questionnent, en effet, la vie du marais sous une nouvelle perspective. A présent, il s'agit du destin des « patineurs d'eau », sortes d'araignées sveltes qui courent et bondissent à la surface des étangs, insectes profondément solitaires, du moins tels qu'ils apparaissent dans ces quatre toiles. Le choix de l'artiste est-il innocent ? La profondeur de l'eau, leur intense fragilité, car ils sont là comme sur le point de perdre l'équilibre, mais aussi leur nom savant « gerris », qui signifie « petit poisson de mer », nous rappelle notre origine à tous, peut-être également notre position d'acrobates - ou peut-être encore la position acrobatique de la peinture ? On pense à Francis Bacon affirmant que « l'art était une méthode pour ouvrir des aires de sensibilité plutôt que la simple illustration d'un objet ».

En écho à ces constructions « naturelles » que montrait la vidéo, où les gouttes de rosée semblaient enfilées à la toile d'araignée, ici, à proximité des tableaux, des ventouses protègent et isolent d'étranges vers luisants, aux antennes scintillantes d'une lumière produite par les brins de fibre optique qui forment leur corps. Ces corps artificiels - non pas sans tête ou sans racines comme celui des arbres, mais sans squelette - ne sont pas sans rappeler celui des « patineurs d'eau ». Ce sont des corps réceptifs qui tremblent en se laissant traverser par la lumière.